



**Par Gérard Noël, le 29 janvier 2016**

C'est un spectacle en deux parties, signé (écriture et mise en scène) par Marielle Pinsard. Dans *La Loi du plus fort*, une jeune femme blonde étale sa vie quotidienne. Avec une vraie science des silences... elle s'invective elle-même (en s'appelant par son vrai prénom, Piera). Tout tourne autour de l'idée qu'elle ne peut s'empêcher de rentrer périodiquement à Monoprix pour y acheter du chocolat. S'ensuivent une ou deux chansons (pas mal venues) et des calembours que l'on s'efforce de nous faire passer en invoquant le sacré saint « second degré ». À la rigueur !

Par contre, la suite du spectacle est plus problématique, qu'on en juge : trois femmes en tenues de sport (ou de yoga) se livrent à une série de réflexions plus ou moins bien senties sur les pauvres : qui « se laissent aller » et qui « pourraient trouver du travail, s'ils le voulaient ». On se demande où on va. L'accent (les comédiennes et l'auteur viennent de Suisse) ajoute un charme étrange, mais le propos est un peu court. Et puis c'est une idée, une seule, développée sur 45 minutes. On sent que le public ne voulant surtout pas s'identifier à ces bourgeoises à l'esprit borné mais s'y reconnaissant quand même un peu ... rit, faute de savoir comment réagir.

Et ça continue : « Ces yeux vides et ces mains tristement tendues, ça vous glace ! » tout ça surfant sur une obsession, celle des réseaux (qui seraient derrière) et quelques mouvements d'étirement.

On a même droit à une allusion à Jean-Luc Mélenche-Philippot qui laisse perplexe. À la fin, il y a une échappée intéressante, vers le délire, le burlesque (« Chevreuil égal mendiant !») et l'on se prend à regretter qu'une direction plus ferme, et plus originale, n'ait pas été choisie.

Les comédiennes font ce qu'elles peuvent et le font bien mais le spectacle laisse une impression mitigée.

Peut mieux faire, donc.